

**CHAMPAGNE LE
COIFFEUR**
COMÉDIE

BOUCHER, Pierre
1662

**CHAMPAGNE LE
COIFFEUR
COMÉDIE**

de Boucher

M. DC LXII.

**NOTICE SUR BOUCHER de Victor
FOURNEL (1875)**

Boucher, l'auteur de la petite comédie que nous reproduisons ci-après, est fort peu connu. Ni la biographie, ni la critique ne s'en sont jamais occupés. Seulement le "Dictionnaire des anonymes", de Barbier, et après lui le "Manuel du libraire" et le "Catalogue Soleinnes" lui attribuent la "Pompe funèbre de Scarron", petite pièce assez curieuse qui fut publiée en 1660, à la mort de l'écrivain burlesque. C'est à peu près tout ce que nous pouvons dire sur notre auteur. Il y avait, vers 1660, un Boucher libraire et un autre secrétaire du roi [1] : nous ignorons si l'un ou l'autre doit se confondre avec celui qui nous occupe, mais il n'est pas probable que Boucher fût libraire, puisqu'il a publié "La Pompe funèbre" chez Ribou et sa comédie chez Charles de Sercy.

Champagne le coiffeur, comédie en un acte, en vers (Ch. de Sercy, 1663, in-12; privilège du 14 octobre 1662 ; achevé d'imprimer le 14 novembre suivant), est dédié à M. le baron de Gentilly, maître d'hôtel ordinaire du roi. Nous apprenons, par le titre même, qu'elle fut jouée au Marais, et par la dédicace, qu'elle n'a pas déplu sur le théâtre. C'est une de ces pièces coulées dans le moule de la vieille farce, écrites en petits vers octosyllabiques et roulant sur des sujets de circonstance, sur les hommes et les choses du jour, comme les aimait le Marais et comme nous en avons déjà vu des exemples avec les ouvrages de Chevalier. Toutefois, si loin qu'elle soit d'être un chef d'oeuvre, la comédie de Boucher est bien supérieure à celles de l'acteur-auteur dont nous venons de parler. La versification en est aisée et parfois assez bonne. Cette bluette agréable renferme quelques scènes plaisantes, mais elle est trop longue, d'un comique généralement un peu lourd et qui ne sait pas s'arrêter à temps. L'intrigue, très sommaire se développe avec une lenteur extrême. Elle nous donne du, moins des détails curieux sur les modes et les artifices de la toilette féminine, particulièrement sur l'art de la coiffure et sur l'artiste célèbre et parfaitement historique qu'elle met en scène. C'est surtout à ce point de vue que nous reproduisons la pièce de Boucher, qui est, d'ailleurs, une rareté bibliographique.

Champagne ne fut pas seulement un des plus fameux coiffeurs du XVIIème siècle, mais le véritable créateur de la profession. On annonçait ses voyages, ses retours, sa rentrée à Paris, comme ceux d'un personnage important. Nous lisons dans la Muse historique de Loret, à la date du 22 octobre 1650 :

Enfin le renommé Champagne,
Ayant fait quatre ans de campagne,
En un pays assez lointain,
Est de retour entier et sain.
Déjà dans Paris il exerce

Son talent, science et commerce
Quoiqu'il soit sec, maigre et menu,
Il est partout le bien venu,
Et quantité de belles fées
En ont été déjà coiffées.

Il y a là un jeu de mots, qui fait allusion aux succès de plus d'un genre de cet artiste gâté par les dames. Il faut lire surtout l'historiette de Tallemant des Réaux car Tallemant [2] n'avait garde d'oublier cette curieuse figure dans sa galerie, pour savoir jusqu'où Champagne, enivré par ses talents, et les flatteries dont on l'entourait de toutes parts, poussait sa fatuité d'homme à bonnes fortunes et à quel prix il estimait ses moindres coups de peigne. Il se vantait d'avoir conquis les faveurs de Mme de Choisy. « Ce faquin, par son adresse à coiffer et à se faire valoir, se faisait caresser et rechercher de toutes les femmes. Leur faiblesse le rendit si insupportable, qu'il leur disait tous les jours cent insolences il en a laissé telles demi-coiffées ; à d'autres, après avoir fait un coté, il disait qu'il n'achèverait pas si elles ne le baisaient; quelquefois il s'en allait, et disait qu'il ne reviendrait pas si on ne faisait retirer un tel qui lui déplaisait, et qu'il ne pouvait rien faire devant ce visage-là... Avec tout cela elles le couraient, et il a gagné du bien passablement ; car, comme il n'est pas sot, il n'a pas voulu prendre d'argent, de sorte que les présents qu'on lui faisait lui valaient beaucoup... Il était medisant comme le diable il n'y avoit personne à sa fantaisie. »

Champagne était le coiffeur de toutes les grandes dames de la cour, particulièrement de la princesse Marie de Gonzague ; qui s'était engouée de lui :

J'enrage quand je vois Champagne

Porter la main à vos cheveux.

s'écriait Maître Adam Billaut dans ses Chevilles, en s'adressant à la princesse :

Vous ternissez votre louange

Souffrant que cet homme de fange

Maîtrise des liens qui font tout soupirer.

Au mariage de celle-ci, que le roi Ladislas épousa par procuration à Paris, le 6 novembre 1645, Champagne assistait Mme de Sénece, quand elle posa la couronne sur la tête de la nouvelle reine, dans la chapelle du Palais-Royal, à la suite de la messe. [3]

Marie de Gonzague l'emmena avec elle en Pologne : de là, dit Tallemant, « il alla en Suède, et revint ici avec la reine Christine ». Il y a dans cette dernière phrase une erreur : on a vu, par le passage de Loret cité plus haut, que Champagne était revenu en 1650, tandis que le premier voyage de Christine en France n'est que de 1656. Son excursion en Suède probablement, et son retour avec la reine Christine, si Tallemant ne s'est pas trompé sur ce point, sont certainement postérieurs à ce premier voyage. Quant à ce que dit

l'auteur de notre pièce de son voyage en Turquie, c'est sans doute une pure fiction, n'ayant d'autre but que d'amener un de ces travestissements orientaux à la mode sur le théâtre dans le genre de celui que Molière devait imaginer avec le mamamouchi M. Jourdain.

D'ailleurs, même en son absence, Champagne n'avait pas été oublié. Il est nommé dans "l'Enfer burlesque" de l'abbé de Laffemas [4] publié en 1649, et la même année encore, l'auteur de la Mazarinade : "le Ministre d'État flambé", passant en revue tous les industriels et artistes ruinés par Mazarin, rencontre tout naturellement au bout de sa plume le nom de Champagne :

Cardelin semble être perclus,...

Carmeline, en un coin reclus,

Voit ses pélicans superflus ;

Le Coutelier même sommeille,

Et Champagne ne coiffe plus

Que la poupée ou la bouteille.

Enfin l'abbé d'Aubignac, ayant à parler de la science de coiffer dans sa "Relation du royaume de coquetterie" [5], s'est tout de suite rappelé son nom.

La réputation de Champagne était conforme aux traditions du métier. Les coiffeurs pour dames passaient généralement pour des messagers d'amour, des instruments d'intrigues galantes et la plupart des coiffeuses n'avaient pas meilleure réputation. Leurs maisons servaient de rendez-vous ; leur art fournissait un prétexte et un couvert à bien des aventures [6] :

« Sa principale profession, dit Scarron en parlant d'une entremetteuse dans la "Précaution inutile", était d'être conciliatrice des volontés, possédant éminemment toutes les conditions requises à celles qui veulent s'en acquitter, comme d'être perruquière, revendeuse, distillatrice, d'avoir quantité de secrets pour l'embellissement du corps humain. »

La plupart de ces secrets étaient l'apanage du coiffeur pour dames et de la coiffeuse. Leur rôle ne se bornait pas seulement à la chevelure, qui eut déjà suffi surtout avec le développement pris par les perruques au XVII^{ème} siècle, pour leur donner une importance particulière. Ils se distinguaient des perruquiers, dont les fonctions étaient beaucoup plus restreintes. Les eaux de senteur, les pâtes, les onguents, les mouches, tout cela les regardait, et ils empiétaient même quelquefois sur le domaine des modistes. D'innombrables pièces volantes, des satires et beaucoup de comédies, parmi lesquelles je citerai seulement celle de Douville, la "Coiffeuse à la mode", qui roule en entier sur ce sujet et peut fournir matière à quelques rapprochements curieux, attestent les développements qu'avait pris alors cette partie de la mode.

Champagne occupa le plus haut rang peut-être parmi ces artistes de la coiffure et de l'ajustement au XVII^{ème} siècle, au nombre desquels

nous citerons encore la Darancey, la Jeanneton, la Poulet, la Bariton, la Prime et le Métayer, que nomme l'auteur de la pièce, Paysan, que nous avons vu dans "l'Académie des femmes" de Chapuzeau, la Martin, Melle la Borde et le baigneur la Vienne, dont il est fort question dans Mme de Sévigné.

Nous n'avons pas la date de la naissance de Champagne, dont l'origine était probablement fort humble, comme l'indique son état et comme semble l'indiquer aussi son nom. Mais il était déjà célèbre et en vogue à la cour en 1638, car c'est après le voyage qu'il fit à Paris à cette date et la visite qu'il rendit alors à la princesse Marie, que maître Adam composa la pièce citée plus haut. Il mourut juste vingt ans après, d'une manière tragique, non pas toutefois sous le bâton, comme on pourrait croire, mais sur la grande route, dans le midi de la France, où l'avait appelé peut-être l'exercice de son art, sollicité de tous les côtés. Loret a enregistré cette catastrophe, à la date du 2 novembre 1658 :

Un bruit venant de ta campagne

Nous apprend que le sieur Champagne

Que deux ou trois reines du Nord

Estimaient et chérissaient fort...

Dans un rencontre inopiné

Fut l'autre jour assassiné

Entre, dit-on, Vienne et Grasse,

Par cette détestable race

Que l'on appelle des bandits.

Ou voit, et il était facile d'ailleurs de le conjecturer d'avance, qu'il ne fut mis sur le théâtre qu'après sa mort. Les cinq ans écoulés depuis son assassinat n'avaient pas encore réussi à faire oublier cet homme illustre.

1. Moreau, "Bibliographie des Mazarinades, I, 398, II, 224.

2. Edit. Mommerque, t. VII, p. 166-8.

3. Mémoires de Mme de Motteville, Amsterdam, 1739, t. 1, p. 333.

4. L'Enfer burlesque, ou le 6ème livre de l'Énéide occomodé à l'histoire du temps, par M.C.P.D. :

Ne la trouvez-vous pas mignonne,

La demoiselle Tisyphone,

Et Champagne avec ses fers chauds,

Coiffait-il mieux par serpenteaux ?

5. 1654, in-12, p. 51,52.

6. V. "La Fille capitaine" de Montfleury. II, sc. 10; III sc. 3.

PERSONNAGES.

BONIFACE.

ÉLISE, fille de Boniface.

LISETTE, servante d'Élise.

MONSIEUR THOMAS, voisin et ami de Boniface.

CLÉANDRE, Champagne, amant d'Élise.

GUILLOT, valet de Champagne.

La scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Cléandre, Guillot.

GUILLOT.

Pour ce coup votre affaire est faite ;
Monsieur, je viens de voir Lisette,
Elle m'a dit et répété
Qu'Élise en la captivité
5 OÙ la retient son fol de père,
Est dans le dessein de tout faire,
Si vous la jugez à propos,
Pour assurer votre repos

CLÉANDRE.

Guillot, l'agréable nouvelle
10 Que m'apportes-tu de ma belle !
Quelle adresse trouverons-nous ?

GUILLOT.

J'en ai mille; vous moquez-vous ?

CLÉANDRE.

Guillot, il n'en faut trouver qu'une,
Et je répons de ta fortune.

GUILLOT.

15 Tant mieux ; mais la ferez-vous bien ?

CLÉANDRE.

Dis.

GUILLOT.

Non, celle-là ne vaut rien.
Je m'en vais en trouver une autre.
Où diable est donc l'adresse nôtre ?
Ha ! J'en tiens une... Mais voici
20 Votre Élise et mon cher souci ;
L'une et l'autre de nous s'approche.

SCÈNE II.

Cléandre, Guillot, Ruse, Lisette.

ÉLISE.

Monsieur, je m'expose au reproche,
Et peut-être à pis, pour vous voir.

CLÉANDRE.

Mon heur ne se peut concevoir.

LISETTE.

25 Mon cher Guillot, je te rencontre !

GUILLOT.

C'est mon bon démon qui me montre.

ÉLISE, à Cléandre.

Je ne respire que pour vous.

CLÉANDRE.

Vous faites mes soins les plus doux,
Ainsi que mes inquiétudes.

ÉLISE.

30 Que je passe de moments rudes
Près d'un père capricieux !

CLÉANDRE.

C'est ce qui me rend malheureux.

GUILLOT, regardant Lisette.

Hay, hay.

LISETTE.

Quoi, Guillot, tu soupirez !
As-tu quelque chose à me dire ?

GUILLOT.

35 Devine ! Aussi bien je ne puis
Te dire l'état où je suis ;
Tâte-moi le pouls, je te prie.

LISETTE.

Il est ému.

GUILLOT.

C'est de furie.

Heur : rencontre avantageuse. (...) [F]
[antonyme de malheur]

LISETTE.

Toi furieux ! Depuis quel jour ?

GUILLOT.

40 Depuis que j'enrage d'amour.
Peux-tu n'enrager pas de même ?
Pour peu qu'il soit vrai que tu m'aimes,
Permets.

LISETTE.

Arrête-toi, badin.

GUILLOT.

Mon amour mourra donc de faim !

CLÉANDRE.

45 Ha ! Ne soupçonnez pas ma flamme,
Je n'en sens que pour vous, Madame.

ÉLISE.

Pour justifier votre foi,
Agissez pour vous et pour moi
Songez que je suis renfermée.

CLÉANDRE.

50 Songez que vous êtes aimée,
Et qu'il n'est rien dont un amant
Ne vienne à bout fort aisément.

ÉLISE.

Cette assurance me console.

CLÉANDRE.

L'effet suivra cette parole.

ÉLISE.

55 Je tremble en vous parlant ici.

LISETTE, à Guillot.

Te voilà donc bien radouci ?

GUILLOT.

Ha ! Si tu voulais, ma Lisette,
Ma moutonne, ma brebiette,
Mon coeur, mon tendron, mon toutou.

LISETTE.

60 Tais-toi, Guillot, tu deviens fou.

Moutonne : Est aussi une coiffure qui a été longtemps en usage chez les femmes. C'est une tresse de cheveux fort touffue et frisés, qui s'appliquait sur le front. [F] Ici, féminin de mouton qui est une invention de Boucher.

Brebiette : Diminutif de brebis. [L]

GUILLOT.

Si tu voulais, bête farouche,
J'apposerais dessus ta bouche
Le cachet de mes chauds désirs.

ÉLISE.

65 Épargnez-moi les déplaisirs
Que j'aurais, si j'étais surprise.

CLÉANDRE.

Ne craignez rien, ma chère Élise.

ÉLISE.

70 Mais mon père n'est pas bien loin ;
Il m'observe avec tant de soin
Que, sitôt qu'il me perd de vue,
Il pense que je suis perdue :
L'ombre d'un homme lui fait peur.

GUILLOT.

C'est qu'il n'est pas de votre humeur.

LISETTE.

Finissez, j'entends Boniface ;
Je crains bien pis que la menace.

ÉLISE.

75 Il est rentré par le jardin.

CLÉANDRE.

Madame, vous craignez en vain,
Si vous ne vouliez pas l'attendre.

ÉLISE.

Je n'oserais rien entreprendre.

LISETTE.

Hélas ! Sauvons-nous au plus loin !

ÉLISE.

80 Non, non, cachons-nous à ce coin,
Et vous, Monsieur, prenez la fuite.
En quel état suis-je réduite !

CLÉANDRE.

Vous abandonner au courroux
De ce bizarre ?

ÉLISE.

Éloignez-vous.

CLÉANDRE.

85 Il ne me connaît point.

ÉLISE.

N'importe,

Retirez-vous devant qu'il sorte.

GUILLOT.

90 Ha ! Monsieur, ne répliquez pas,
Retirons-nous, doublons le pas
Cet homme est prompt, il extravague,
Il pourra donner de sa dague.

Extravaguer : Dire ou faire quelque chose mal à propos, indiscretement, et contre le bon sens, ou la suite du discours, ou la bienséance.

CLÉANDRE.

S'il extravague, j'en rirai.

GUILLOT.

Et s'il dague ?

CLÉANDRE.

Je périrai,

Plutôt que perdre ce que j'aime.

GUILLOT.

95 Ha ! Votre furie est extrême
De risquer votre dernier jour
Pour une chimère d'amour.

SCÈNE III.

Cléandre, Élise, Guillot, Lisette, Boniface.

BONIFACE, crie dans son logis.

Ma fille, ma fille, Lisette !
Elles ont plié la toilette :
Hélas ! Je suis déshonoré.

Plie toilette : Cette expression proverbiale se prenait en deux sens, comme synonyme de dévaliser ou de s'enfuir précipitamment.

LISETTE.

100 Il est au bas du grand degré,
Il va sortir.

ÉLISE.

Je suis perdue,
S'il me rencontre dans la rue.

BONIFACE, sortant de son logis.

Au secours, voisins, au secours !...

LISETTE.

À quoi donc aurons-nous recours ?

BONIFACE.

105 Il n'est ni servante, ni fille !
Cherchons partout, courons la ville.

ÉLISE, bas.

Lisette, rentrons au logis.

BONIFACE.

Au secours, voisins, mes amis !

LISETTE, rentrant.

Ma foi, l'occasion est bonne.

BONIFACE.

110 Quoi, tout le monde m'abandonne
Maître Claude, maître Thomas,
Hé quoi, ne m'entendez-vous pas ?
Voisins, que Dieu puisse confondre,
Vous ne daignez pas me répondre !
115 Les traîtres, les maudits voisins !
Qu'ils riront tantôt, les vilains,
Apprenant ma déconvenue !
Hélas ! Je l'avais bien prévue,
Et je devais, la prévoyant,
120 Être beaucoup plus défiant.
Ha ! Si j'attrape l'infidèle
Je serai sa garde éternelle.

CLÉANDRE, bas à Guillot.

Suis-moi je conçois un dessein
Qui pourra réussir.

BONIFACE.

Enfin

125 Redoublons ici les alarmes
Au secours, aux armes, aux armes !

SCÈNE IV.

Boniface, Monsieur Thomas.

THOMAS, sortant brusquement de son logis.

À quel secours faut-il aller ?
Faut-il battre ? Faut-il parler ?
À quoi faut-il qu'on remédie ?
130 Est-ce rapt, larcin, incendie ?
Faut-il avoir recours à l'eau,
Au prévôt, au juge, au bourreau ?
Est-ce duel ? Est-ce rencontre ?
Faut-il dégainer pour ou contre ?
135 Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Ce n'est point tout cela,

Mais bien une partie...

THOMAS.

Holà,

De vos maux allons à la source.
Vous a-t-on coupé votre bourse ?
Vous en reste-t-il les pendants ?
140 Quel argent aviez-vous dedans ?

Pendants : On dit, les pendants d'une bourse, d'un demi-ceint. Les pendants d'un baudrier, d'un ceinturon, sont les ouvertures par où passe l'épée. [F]

BONIFACE.

Ce n'est pas ce que je regrette.

THOMAS.

Vous a-t-on donné de la brette ?
Vous a-t-on donné du bâton,
Ou bien des étrivières ?

Etrivière : Courroie de cuir, par laquelle les étriers sont suspendus. Donner les étrivières, c'est châtier des valets de livrée, les fouetter avec les étrivières. [F]

BONIFACE.

Non.

THOMAS.

145 Ces affronts sont insupportables,
Souvent ce sont maux incurables.

Brette : Estocade, épée qui est plus longue que celle que les Gentilhommes portent d'ordinaire. [F]

BONIFACE.

Mais.

THOMAS.

"Mais" est un terme importun.
Étaient-ils deux ? N'étaient-ils qu'un,
À vous faire une telle injure ?

BONIFACE.

150 Je me plains...

THOMAS.

De quelle aventure ?

BONIFACE.

Mais vous m'interrompez toujours !

THOMAS.

Mais pourquoi crier au secours ?

BONIFACE.

Pourquoi ? Parce que l'on m'opprime.

THOMAS.

155 L'oppression est un grand crime,
Et la justice en pareil cas
Devrait bien ne s'endormir pas ;
Car quand on néglige une affaire,
Souvent on manque au nécessaire.
Ainsi...

BONIFACE.

Laissez-moi donc parler.

THOMAS.

160 Ha ! Laissez-moi vous consoler :
Je connais ce qui vous afflige.

BONIFACE.

Ha ! Laissez-moi parler, vous dis-je.

THOMAS.

Mais, compère, vous avez tort
Je viens vous secourir.

BONIFACE.

165 Je l'ai cru ; mais las j'en enrage. D'abord

THOMAS.

Vous êtes un sot personnage.
Mon compère, mon cher voisin,
Pourquoi vous plaignez-vous en vain ?

BONIFACE.

170 Moi me plaindre en vain ! L'apparence,
Après une si grande offense !

THOMAS.

Je commence à souffrir pour lui.

BONIFACE.

Ha ! Compère, je meurs d'ennui.

THOMAS.

Le sujet ?

BONIFACE.

J'ai perdu ma fille !

THOMAS.

175 Adieu l'honneur de la famille !
Par quel accident, par quel sort ?

BONIFACE.

Elle vient de prendre l'essor.

THOMAS.

180 Je vous l'avais bien dit, compère,
Qu'il aurait été nécessaire
De la garder soigneusement.
Mais savez-vous certainement
Qu'elle vous ait fait banqueroute ?
Savez-vous aussi quelle route
Elle tient, s'éloignant d'ici ?

BONIFACE.

C'est de quoi je suis en souci.

THOMAS.

185 Connaissez-vous bien qui l'enlève ?

BONIFACE.

Non, et c'est là ce qui m'achève ;
Cependant je le veux chercher,
Le prendre vif et t'écorcher.

THOMAS.

190 C'est bien résoudre; mais, compère,
Il faut refréner la colère.
J'estime donc qu'en cas pareil
Tout homme a besoin de conseil ;
C'est pourquoi je veux vous déduire
Chose qui ne vous pourra nuire.

BONIFACE.

195 Il n'en est pas besoin.

THOMAS.

Les Grecs

200 Jadis pour un pareil succès,
Bon gré malgré les destinées,
Guerroyèrent plusieurs années ;
Hélène, que ravit Paris,
De cette guerre fut le prix.

BONIFACE.

À quoi bon ?...

THOMAS.

Écoutez le reste.

BONIFACE.

Secours importun et funeste !

THOMAS.

Or la femme de Ménélas,
Qui causa dix ans de combats...

BONIFACE.

205 Ah ! L'insupportable boutade !
À quoi bon citer l'Iliade ?
J'enrage...

THOMAS.

Pour vous faire voir

210 Tout ce que vous devez prévoir
En vous armant pour votre fille;
Car comme Ulysse, Hector, Achille,
Patrocle, Achille, Ulysse, Hector.
Je veux être votre Nestor,
Et faire plus, par ma prudence,
Que cent autres par leur vaillance.

BONIFACE.

215 Hé, de grâce, maître Thomas,
Souffrez...

THOMAS.

Mon pauvre Ménélas,

En une occasion pareille,
Il est bon que je vous conseille.
Pour assiéger un Ilion

Ilion : Nom poétique de Troie.

220 Il faut de gens un million,
Il faut avoir des dieux propices
Il faut des Ajax, des Ulysses,
Il faut des démons familiers,
Des chevaux de bois, des béliers,
225 Et cent mille autres ustensiles
Propres à renverser des villes.

Cheval de bois : construction imaginée par Ulyse pour entrer dans Troie et détruire le ville.

Bélier : Est aussi une grosse poutre de bois ferrée par le bout, et qui a parfois des pointes en forme de corne de bélier. [F]

BONIFACE.

Au diable soit le conseiller !

THOMAS.

Vous n'aimez point à batailler ?
Hé bien, conseillons d'autre sorte.

BONIFACE.

230 Que le grand diable vous emporte !
Si je puis parler une fois,
Je parlerai pour plus d'un mois.

THOMAS.

Il faut donc pour... mais, non, je pense...
Pourtant, enfin, l'expérience.
235 Voyez-vous, je conseille bien.

BONIFACE.

Au diable si j'y comprends rien !

THOMAS.

Maudite soit la tête folle !

BONIFACE.

Tâchons à prendre la parole.

THOMAS.

240 Oui, quant au traître d'enleveur,
Je veux en être l'étrangleur.

Enleveur : (de quartiers) C'est ainsi qu'on appelle des soldats, qui forcent, qui prennent et enlèvent d'autres soldats qui sont à l'armée logé dans leurs quartiers. [F] Ici, celui qui enlève.

BONIFACE.

S'il tombe sous mes mains, je jure
De lui déchirer la fressure.
Si quelque diable familier
Je l'enverrai voir son grand-père
245 Par delà la fleuve Styx.
Moi seul j'en pourrais battre dix.
Quand la colère me transporte,
Je suis vaillant de telle sorte

Fressure : Parties intérieures de certains animaux, comme le foie, le coeur, la rate, le poumon, prises ensemble. [F]

Styx : Fleuve qui, selon la mythologie, coulait aux enfers ; les dieux juraient par le Styx, et ce serment ne pouvait être violé. [L]

Que devant moi les plus hardis...

THOMAS.

250 Je suis aussi...

BONIFACE.

Les Amadis,

Ces paladins si redoutables,
Ceux que l'on vante dans les Fables,
Les demi-dieux, les Gériens,
Les Encelades, les Tiphons,
255 Ceux de fabrique plus nouvelle,
Les petits-fils de Gargamelle,
Roland, Ogier le Danois,
Rodomont, l'honneur des Gaulois,
Fierabras, et toute leur suite,
260 Ne sont bons qu'à prendre la fuite.

THOMAS.

C'est trop en dire pour un coup.

BONIFACE.

Vous ignorez.

THOMAS.

J'ai vu le loup.

BONIFACE.

Sachez qu'à la fleur de mon âge
J'étais un rude personnage
265 À la guerre des Guéridons
Je battais les plus furibonds,
Je donnais leçons aux soudrilles,
J'étais grand enleveur de filles
Parce que j'étais furieux,
270 On m'appelait le dangereux.
Mais admirez, mon cher compère :
Ce que jadis j'aimais à faire,
Sans pitié du malheur d'autrui,
Je me le vois faire aujourd'hui.

THOMAS.

275 Or...

BONIFACE.

Je vous plains, pauvres familles,
Qui nourrissez de belles filles !
Qu'heureuses sont les nations
Fertiles en précautions !

THOMAS.

Donc.

Voir le loup : Avoir de l'expérience :
on ne m'en apprend pas.

Soudrille : Terme de raillerie. Méchant
et misérable soldat dont on ne fait
point de cas. [F]

Géridon : Sur Guéridon et les
guéridons, chansons et pièces
comiques ou satiriques, etc., qui
avaient pris nom de ce personnage
burlesque, fort à la mode surtout
pendant la première moitié du
XVII^{ème} siècle, on peut voir une
longue note de M. Ed. Fournier
(Variétés hist. et litt. t. VIII, p. 279).

BONIFACE.

280 Qu'il fait sûr en Italie !
Qu'il fait encor bon en Turquie !
Que l'on y garde bien l'honneur !
Que ne suis-je le Grand Seigneur !
J'aurais des gardes très fidèles,
Qui répondraient de mes femelles.

THOMAS.

285 Quoi, je ne pourrai plus parler !

BONIFACE.

Au diable puissiez-vous aller !

THOMAS.

Au diable soit votre infortune !

BONIFACE.

Au diable soit qui m'importune !
Mais on a fermé ma maison.

THOMAS.

290 Cela sent bien la trahison !
Gardez-vous donc, mon cher compère,
De faire ici le téméraire.

BONIFACE.

Aurais-je bien, dans mon effroi,
Tiré cette porte après moi ?

SCÈNE V.

Boniface, Monsieur Thomas, ÉLISE et

LISETTE.

295 Qui va là ?

THOMAS.

Qui va là ! La peste !

L'intelligence est manifeste.
Le suborneur a pris son temps
Pour mettre garnison dedans ;
Si j'entre, je veux qu'on m'étrille.
300 Quelqu'un paraît à cette grille :
C'est la femme du commandant.

LISETTE.

Quel est ce sot, cet impudent,
Qui heurte avecque tant d'audace ?

THOMAS.

C'est un ami de Boniface.

LISETTE, ouvrant la porte.

305 N'est-il pas bien Monsieur pour vous ?

THOMAS.

Compère, halte à votre courroux !
Votre fille s'est retrouvée.

BONIFACE.

On ne l'a donc pas enlevée.

ÉLISE, à Lisette.

Descends.

BONIFACE.

Mais l'avais-je rêvé ?

THOMAS.

310 D'un grand mal vous voilà sauvé ;
Votre fille vient de paraître,
Et je l'ai bien su reconnaître.

BONIFACE.

Ouvrez, ouvrez, ma fille, ouvrez.

LISETTE.

Entrez, Monsieur, Monsieur, entrez.

BONIFACE.

315 Dois-je la quereller, compère ?

THOMAS.

Avez-vous sujet de le faire ?

BONIFACE.

Hé bien donc, ne lui disons rien.
Rentrez, sotté. Par quel moyen
Me suis-je abusé de la sorte ?

THOMAS.

320 C'est que le soupçon vous transporte.

BONIFACE.

Ce soupçon n'est point mal fondé
Un de mes amis m'a mandé
Que j'observasse bien ma fille.
Le scandale est dans ma famille,
325 C'est ce qui me rend indigné ;
Sans doute qu'elle a forligné.

THOMAS.

Mais n'avez-vous point quelque idée
Des gens dont elle est obsédée !

BONIFACE.

330 Non, je crois que c'est un sorcier
De qui je me dois défier.

Forligner : dégénérer, ne pas suivre la vertu, et le bon exemple de ses ancêtres, de ce dont on est issu ; faire quelque chose digne de leur race. [F]

SCÈNE VI.

Boniface, Monsieur Thomas, Guillot.

GUILLOT.

Bien courir est un avantage
Qui me tire d'un grand naufrage
Grâce au ciel me voilà sauvé.
Comment ne m'ont-ils point crevé ?
335 Comment ai-je évité le piège
De cette graine de collègue ?
Mais, après tant de coups rués,
Suis-je point au rang des tués ?
M'ont-ils laissé la vie entière ?
340 Je suis vif devant ; par derrière
Ne m'auraient-ils point amorti ?
Non, ou je n'en ai rien senti.

BONIFACE.

Appropinque, mon galant homme.

GUILLOT.

Ha ! Ce mot de latin m'assomme.

THOMAS.

345 Qu'as-tu ?

GUILLOT.

Je perds un bon métier :
Depuis dix ans je suis portier
Du collège de Crassinaille ;
Mais une maudite canaille
Que l'on instruit mal dans ce lieu,
350 Soit par rancune, soit par jeu,
Externes et pensionnaires,
Se sont montrés mes adversaires,
Et m'ont fait tant de maux divers,
Que, las de les avoir soufferts,
355 Afin de vivre d'autre sorte,
Je renonce à garder la porte !

BONIFACE.

Pourquoi, si tu t'y trouvais bien,
Y renonces-tu ?

GUILLOT.

De rester parmi tant de diables
360 Qui sont irréconciliables ?
Je les ai trop désobligés,
Ils en voudront mourir vengés
Las ! Ils me poursuivent en poupe.

Quel moyen

Sic, au lieu de appropinqua dans l'édition originale et unique, où nous avons du corriger plusieurs fautes grossières d'impression. [V. Fournel]

THOMAS.

365 Gros boursoufflé, gros ventre à soupe,
Pourquoi les désobligeais-tu?

GUILLOT.

Pourquoi suis-je homme de vertu ?
Ah ! Si j'avais souffert leurs vices,
Leurs impudences, leurs malices,
J'aurais été portier chéri !
370 Mais las ! Je serais bien marri
D'avoir gagné leur bienveillance
Par une lâche connivence.
Combien ai-je empêché le cours
De leurs criminelles amours ?
375 Combien arrêté de commères,
De revendeuses, de fruitières,
Et d'autres gens qui, sous tels noms,
Venaient friponner les fripons?

BONIFACE.

380 Cet homme est bien mon fait, compère
Qu'en dites-vous?

THOMAS.

Rien de contraire.

BONIFACE.

Ami, voudrais-tu me servir ?

GUILLOT.

Monsieur, je suis prêt d'obéir.

BONIFACE.

Je suis veuf, et n'ai qu'une fille
Qui met le trouble en ma famille,
385 Parce qu'elle a l'esprit coquet,
Et qu'elle aime fort le caquet.
Ce qui me met plus en cervelle,
Plusieurs coquets sont aimés d'elle ;
Ainsi je crains à tous moments
390 De naturels événements,
Et que quelque ardeur sensitive
Ne porte à la copulative.
Pour prévenir ces accidents,
Et suivre des conseils prudents,
395 Soit que ma fille, ou non, s'en fâche,
Je veux donner à cette vache
Des Argus pour la surveiller.

GUILLOT.

Je n'aime point à sommeiller,
Ou je dors la paupière haute ;
400 Ainsi je ne puis faire faute.

THOMAS.

Mais la gardant, garderas-tu
Ce que l'on appelle vertu ?

GUILLOT.

Oui, monsieur.

THOMAS.

405 Mais, vois-tu, l'honneur d'une fille
Est un oiseau prompt à partir. Je te tiens habile ;

GUILLOT.

C'est bien fait de m'en avertir.
Après cela, laissez-moi faire :
Je suis grec eu pareille affaire.

Grec : Fig. être grec en quelque chose, y être habile, trop habile.[L]

BONIFACE.

410 Allons le mettre en faction.
Ça, viens prendre possession
De ton emploi.

GUILLOT.

J'en meurs d'envie.

BONIFACE.

Compère, attends-moi, je te prie.

THOMAS.

415 Je le veux ; mais je suis un fat,
De ne pas songer que le chat
Pourrait bien desservir ma table.
C'est trop faire le secourable.

SCÈNE VII.

Monsieur Thomas, Cléandre, habillé en Turc.

CLÉANDRE, bas.

Voici quelqu'un de ses voisins.

THOMAS.

420 Allons-nous, bourrer les boudins
Avec notre grand voisin Cosme.
D'où diable est sorti ce fantôme?
Si je fais ici le rétif,
Je vais être empalé tout vif
Fuyons.

Rétif : Qui s'arrête, ou recule au lieu
d'avancer. [F]

CLÉANDRE.

Monsieur, restez de grâce.

THOMAS.

Je n'oserais le voir en face.

CLÉANDRE.

425 Daignez me parler un moment.

THOMAS.

Ah ! Monsieur le Mahométan,
Je suis un pauvre misérable,
Qui craint un Turc autant qu'un diable.

Mohamétan : Celui ou celle qui fait
profession de mahométisme. [F] C'est
à dire qui suit les écrits de
Mahomet en matière de Religion.

CLÉANDRE.

430 Sortez de votre illusion :
Je suis de votre nation.
Quoi que mon habit me déguise,
Ma naissance me déturquise.

THOMAS.

Vous n'êtes pas Turc ?

CLÉANDRE.

Non, monsieur.

THOMAS.

435 Je ne sais si c'est une erreur,
Ni même ce que j'en dois croire.

CLÉANDRE.

Un petit bout de mon histoire
Vous en instruira pleinement.

THOMAS.

J'aime l'histoire horriblement :
Apprenez-moi la toute entière.

CLÉANDRE.

440 J'y trouverais trop de matière.

SCÈNE VIII.

Thomas, Cléandre, Boniface.

CLÉANDRE.

Très volontiers ; prêtez silence.
Mais je vois quelqu'un qui s'avance.

THOMAS.

C'est mon voisin, ne craignez rien.

BONIFACE.

445 Ha ! Compère, que tout va bien !
Mais quelle est cette étrange trogne ?

THOMAS.

Chut, chut!

CLÉANDRE.

La reine de Pologne

S'en allant pour trouver son roi
Comme elle avait besoin de moi
Pour l'entretien de sa coiffure,
450 (Car je coiffe mieux qu'en peinture)
Me voulut avoir dans son train
Sous espérance de grand gain,
Je suivis cette grande reine
Qui m'a bien payé de ma peine.
455 Las d'être si loin engagé,
Je lui demandai mon congé,
Afin de retourner en France ;
Je l'obtins, puis en diligence
Je m'embarquai pour mon retour.
460 Mais, hélas ! Dès le premier jour,
Venant d'éviter un naufrage,
Je tombai dedans l'esclavage ;
Par un vieux corsaire d'Alger,
De chaînes je me vis charger,
465 Ainsi conduit droit en Turquie,
Où je croyais passer ma vie
Dans le serail du Grand Seigneur,
Où je fus placé par bonheur,
Pour y coiffer toutes les belles,

Il y a évidemment ici deux Vers passés à l'impression on le voit à la double lacune du sens et des rimes masculines. Mais, comme il n'existe qu'une édition de la pièce, I n'y a aucun moyen de les rétablir.

Il s'agit de Marie de Gonzague, partie, vers la fin de 1645, pour aller rejoindre le roi de Pologne, Ladislas, qui l'avait épousée par procuration le 10 novembre à Paris. Elle emmenait avec elle Champagne le coiffeur. [V. Fournel]

Trogne : Terme burlesque qui se dit d'un visage gros et laid, ou qui est rouge et boutonné, comme celui d'un ivrogne. [F]

Le voyage en Pologne est vrai, mais le séjour en Turquie est sans doute une invention de Boucher, afin d'avoir un prétexte à introduire sur la scène Champagne déguise en Turc, et de produire une de ces mascarades qui étaient à la mode sur le théâtre, et dont Molière allait bientôt donner un exempt singulier avec le mamamouchi du Bourgeois gentilhomme. [V. Fournel]

470 Et même pour veiller sur elles.

THOMAS.

La Gazette a parlé de vous ;
Et je vais gager entre nous
Toutes les richesses d'Espagne
Que vous êtes monsieur Champagne.

CLÉANDRE.

475 Vous l'avez deviné, monsieur :
Je suis Champagne le coiffeur.

THOMAS.

Votre aventure est admirable !

CLÉANDRE.

Elle m'a rendu misérable ;
Ha ! Que les Turcs sont inhumains !

THOMAS.

480 Vous ont-ils fait sentir leurs mains ?

CLÉANDRE.

Hélas !

THOMAS.

Vous ont-ils fait ? Mais encor, quel martyre

CLÉANDRE.

J'aurais trop de confusion : À vous le dire,
Ha ! La barbare nation !

BONIFACE.

485 Mais ils n'empalent plus le monde.

CLÉANDRE.

Leur rage est pourtant sans seconde.
Las ! Que ne m'ont-ils empalé,
Écorché tout vif et brûlé !
490 J'aurais assouvi leur envie,
Sans regret de quitter la vie.

BONIFACE.

Vous croyez donc qu'il est un sort
Beaucoup plus rude que la mort ?
Serait-ce point ? Mais j'appréhende
De faire une sottise demande.

C'est fort possible, en effet, et Champagne était un personnage assez connu pour que la Gazette s'en occupât. Je dois dire pourtant que je n'y ai trouvé nulle mention de Champagne, en cherchant aux trois dates qui eussent dû le plus naturellement amener cette mention, c'est-à-dire en 1645, dans tous les numéros où il est question du mariage de Marie de Gonzague et de son départ pour la Pologne, en 1650, lors du retour de Champagne, et à la fin de 1658, à sa mort. [V. Fournel]

THOMAS.

495 Ils vous ont donc, les inhumains,
Rendu léger de quelques grains ?

CLÉANDRE.

Monsieur, vous...

THOMAS.

Votre langue hésite

Vous êtes de ces gens d'élite
Dont tout le sérail est rempli ?
500 Votre teint en est embelli.
Avouez entre nous la chose,
Et je vous promets bouche close.

BONIFACE.

Qu'est-ce qui le rend si craintif ?

THOMAS.

505 C'est qu'il n'est plus génératif.
Ce secret demande le vôtre.

BONIFACE.

Ha ciel ! Quel bonheur est le nôtre
Mon ami, dites franchement,
Voudriez-vous présentement
Prendre emploi ?

CLÉANDRE.

510 Si l'occasion s'en présente. C'est bien mon attente

BONIFACE.

He bien donc, sans autre raison
Je vous offre dans ma maison
Une charge, avec un asile:
La charge est de garder ma fille.

THOMAS.

515 Vous entendez bien le détail.

CLÉANDRE.

Ayant servi dans le Sérail,
Je sais ce qu'il faut que j'observe,
Et je suis à vous sans réserve.

BONIFACE.

520 Devant que d'entrer au logis,
Un petit mot de votre avis
Comme je sais l'humeur d'Élise,

De crainte qu'elle soit surprise
De ces domestiques nouveaux,
Trouverez-vous pas à propos
525 Que j'ôte à son âme crédule
Et le soupçon et le scrupule
Qu'elle pouvait sans doute avoir
D'un juste et rigoureux pouvoir ?
Car les filles sont ombrageuses :
530 La mienne aime fort les coiffeuses :
La Durancey, la Jeanneton
La Poulet et la Bariton,
L'attirent chaque jour chez elles
Au bruit des coiffures nouvelles.
535 Or c'est un prétexte qu'elle a
D'aller courir par-ci par là.
Donc, pour flatter sa fantaisie,
D'une façon fort adoucie,
Je veux lui faire pressentir
540 Que Champagne est pour la servir ;
Que, comme en cet art il excelle,
Je l'ai pris tout exprès pour elle.
Ainsi, de son consentement,
Il fera sa charge aisément,
545 Sans que jamais on le soupçonne.

THOMAS.

Certes votre raison est bonne
La suivant on ne peut faillir.

BONIFACE.

Çà donc, je m'en vais l'avertir.
Hola, hola, hola, Lisette !

LISETTE, paraît à la porte.

550 Monsieur, je mettais la toilette ;
Mademoiselle attend après.

BONIFACE.

Quand elle le ferait exprès,
La chose ne pourrait mieux être.

LISETTE.

Que vous plaît-il donc, mon cher maître ?

BONIFACE.

555 Ouvre la salle promptement,
Et qu'Élise au même moment
S'y rende, et Guillot avec elle ;
Et surtout dis lui pour nouvelle
Que j'ai pris pour mon serviteur
560 Champagne, l'illustre coiffeur.
Penses-tu que cela lui plaise ?

LISETTE.

Monsieur, que je vais la faire aise !

THOMAS.

Puisque vous retournez chez vous,
Comme tout est libre entre nous
565 Trouvez bon que de même j'entre
En ma maison, comme en mon centre,
Certain qu'au premier carillon,
Aussi vite qu'un tourbillon.,
Je fondrai sur vos adversaires,
570 Si...

BONIFACE.

J'ai mis ordre à mes affaires.

THOMAS.

Bonsoir et bonne nuit.

BONIFACE.

Bonsoir.

THOMAS, s'en allant.

Turc, faites bien votre devoir.

SCÈNE IX.

Boniface, Cléandre, Guillot, Lisette.

La salle s'ouvre.

BONIFACE.

Ma fille, êtes-vous satisfaite
De l'élection que j'ai faite ?
575 Cet homme entend l'ajustement,
Mieux que La Prime assurément.

ÉLISE, devant sa toilette.

On m'a tant vanté son adresse,
Que déjà le désir me presse
De voir mes cheveux en ses mains.

CLÉANDRE.

580 Quoi que chacun ait ses desseins,
Je fais toujours que ma méthode
Est le modèle de la mode.
Sur tout je donne des leçons.
Je sais natter en cent façons
585 Je coiffe en coquette, en Diane,

La Prime était l'un des plus célèbres coiffeurs de l'époque. Tallemant des Réaux nous apprend, dans *Historiette de Voiture*, qu'on lui donnait 800 livres de pension pour coiffer Mme de Fénestreaux, et l'abbé d'Aubignac, dans sa *Relation du royaume de coquetterie*, parle de « la science de coiffer, en deux parties, dont l'une est intitulée La Prime et l'autre Champagne. » [V. Fournel]

Taper les cheveux : Friser les cheveux en les battant un peu avec le peigne pour les faire tenir contre le visage. [F]

En impératrice, en sultane
En cheveux longs en cheveux courts,
Selon la taille et les atours.
Je sais prendre l'air du visage,
590 Selon les traits et selon l'âge
Je sais taper, je sais friser,
Je sais posticher et raser,
Je tourne la boucle à merveille ;
Bref, mon adresse est sans pareille.
595 En Pologne j'ai réussi,
Et dedans le sérail aussi,
Si bien que je prétends encore
Vous coiffer mieux que n'est l'Aurore.

ÉLISE, étant devant sa toilette.
Que dites-vous de mes cheveux ?

CLÉANDRE.
600 Ils sont beaux et déliés.

ÉLISE.

Que vous défrisiez mes moustaches.

Je veux

Moustaches : les perruques étaient souvent garnies de moustaches, c'est à dire de longs appendices qui tombaient sur les côtés, derrière l'oreille. [V. Fournel]

CLÉANDRE.
Madame, on vous les tient trop laches,
La papillote pend trop bas.

Papillote : Et aussi un petit morceau de papier de taffetas dans lequel on enferme les cheveux, afin qu'ils se tiennent frisés. [F]

ÉLISE.
Pour ce coup il n'importe pas.

CLÉANDRE.
605 Voyez, l'une en l'autre se fourre.

BONIFACE.
Tournez-les bien en tire-bourre.
Bon, c'est ainsi que je l'entends
Pour le reste prenez du temps.
Cependant je m'en vais écrire
610 Quelques dépêches pour l'Empire.

SCÈNE X.

Élise, Cléandre, Guilot, Lisette.

CLÉANDRE.

Après ce que j'ose pour vous,
Madame, mon sort serait doux,
Si l'occasion opportune
Pouvait achever ma fortune.
615 La chose est en votre pouvoir,
Vous n'avez donc qu'à le vouloir.

ÉLISE.

Ha, ne me pressez point, Cléandre,
Lorsque je ne puis me défendre .
Usez en généreux vainqueur
620 De la conquête de mon coeur.
Votre foi fait mon assurance,
Mais faisons tout avec prudence.

LISETTE.

Madame, vous parlez trop haut,
C'est là toujours votre défaut
625 Votre père a l'oreille bonne.
Comme je sais qu'il vous soupçonne,
Et vous observe incessamment,
Il faut parler plus nettement,
Pour conclure votre retraite,
630 Qui déjà devrait être faite
Mais comme il est bon de presser,
Entre vous daignez y penser.

GUILLOT.

Mignonne, dis-moi, la toilette...

LISETTE.

Hé bien, qu'est-ce ?

GUILLOT.

Est-elle complète ?

LISETTE.

635 Tant que nous en avons besoin.

GUILLOT.

En la mettant, as-tu pris soin
D'y ranger toutes les denrées
Par qui beautés sont réparées ?
As-tu mis sous ce taffetas
640 Le magasin des faux appas?

LISETTE.

Insensé, que me veux-tu dire ?
Penses-tu que je veuille rire ?

GUILLOT.

Je te prie, aimable animal,
Ne prends pas les choses si mal.
645 Avec mon humeur ingénue,
Je n'ai pas toujours la berlue,
Et je sais de fort bonne part
Qu'il est peu de beautés sans art,
J'entends, qui ne se débarbouille
650 Ou bien plutôt qui ne s'enrouille,
Quoi qu'il en soit, qui pourrait bien
Paraître sans employer rien
Mais, pour être plus regardées,
Toutes veulent être fardées.
655 Vois-tu, je le sais mieux que toi,
Et tu dois croire, sur ma foi,
Quoi que ta maîtresse soit belle,
Que sa fraîcheur soit naturelle,
Que son teint soit blanc et rosé,
660 Qu'elle n'ait point le cuir bronzé,
Que sa bouche soit bien meublée,
Qu'elle ait la taille bien taillée,
Je crois que dessous ce satin
Elle a mille drogues et son train.
665 Ça, visitons cette toilette.
Que tu fais la sotte, Lisette !
Laisse-moi voir à mon loisir.
Bon, voici du noir à noircir ;
C'est pour les sourcils.

Bouche bien meublée : Qui a toutes les dents.

LISETTE.

670 Que garde-t-on en cette coque ?
Des pépins de coins, et de l'eau.

Tu te moques ?

GUILLOT.

Pour gommer, le secret est beau,
Parce que la gomme arabique
Est trop forte en cette pratique.
675 Qu'est ceci ?

LISETTE.

C'est un peu d'alun.

GUILLOT.

Et là ?

Alun : Espèce de sel fossile et blanc, qui se trouve mêlé parmi la terre. [F]

LISETTE.

C'est du rouge commun.

GUILLOT.

Le vermillon et la céruse
Seront là, si je ne m'abuse
Ouvrons ces papiers : j'ai bien dit.
680 Ne crèves-tu point de dépit?

LISETTE.

Ha ! Guillot, laisse-là le reste.

GUILLOT.

Crie, ou prie, ou menace, ou peste,
Je veux me satisfaire enfin.
Qu'est-ce que je sens sous ma main ?
685 Un ratelier de dents, sans doute ;
Il faut le voir, quoi qu'il en coûte.
Non, c'est un bracelet de prix ;
Pour ce coup je me suis mépris.
Est-ce ici que l'on prend la mouche?

LISETTE.

690 Tu peux bien voir ce que tu touches.

GUILLOT.

Tu prends plaisir à bégayer.
Elles sont de la Mestayer :
Je les connais bien à la taille ;
Les autres ne sont rien qui vaille.
695 Lisette, approche ton menton,
Que je t'y mette ce gros ton.
Sans doute en cette boîte noire,
Sont yeux d'émail, et dents d'ivoire
Ha ! J'ai tort, ce sont des cheveux.
700 En voici pour plaire à tous yeux.
Quoi qu'en brun j'estime ta mine,
Approche que je te blondine.
À quoi sert ce petit outil ?

LISETTE.

C'est pour arracher le sourcil.

GUILLOT.

705 Voyons tout le reste à la hâte
De l'opiate, de la pâte,
Tant pour les mains que pour les dents.
Que renferme-t-on là dedans ?
De la brique pulvérisée !
710 Ma vue est ce coup abusée
C'est plutôt du sang de dragon,

Opiate : terme de médecine. C'est un nom qu'on donne souvent aux confections, antidotes et électuaires. C'est une général un remède interne diversement composé de poudres, de pulpes, de liqueurs, de sucres ou de miel. [F]

Coral : ou Corail. Plante maritime qui croît au fond de la mer. [F] Au XVIIème, le Corail est une plante et non un animal.

Ou du corail en poudre ; bon !
Ha ! Voici la fine pommade
Dont on guérit le teint malade ;
715 La boîte aux peignes, la voilà.
Je crois qu'il s'en faut tenir là.
Hé bien, Lisette, dis encore
Que tant de beautés qu'on adore
Sont sans emprunt et sans défaut,
720 Et je te croirai, s'il le faut.

LISETTE.

Si j'osais croire mon courage,
Je déchirerais ton visage
Mais je crains de faire du bruit.

CLÉANDRE.

Voyez à quoi je suis réduit,
725 Et puisque la feinte est propice,
Profitons de cet artifice
Allons, Madame, éloignons-nous.

ÉLISE.

Oui, je consens à tout pour vous.
À la charge que l'hyménée
730 Nous unira cette journée.

CLÉANDRE.

J'accepte la condition.
Donnons dedans l'occasion.

GUILLOT.

La porte est ouverte, la belle,
Enfilez vite la venelle.

ÉLISE, en sortant.

735 Sauvez-moi d'un père irrité.

CLÉANDRE.

Fiez-vous en ma probité.

Venelle : Terme populaire qui se dit en cette phares "enfiler la venelle", pour dire s'enfuit.

SCÈNE XI.

Cléandre, Élise, Guillot, Lisetten Thomas.

GUILLOT.

Ha ! Monsieur, que faut-il qu'on fasse ?
Voici l'ami de Boniface.

THOMAS.

Quoi, Turc, vous quittez la maison ?

CLÉANDRE.

740 Tais-toi.

THOMAS.

Trahison, trahison !

ÉLISE.

Comment sortir de ces alarmes ?

THOMAS.

Aux armes, Boniface, aux armes !

CLÉANDRE.

745 Maraut, vois-tu bien ce poignard ?
Je t'en perce de part en part,
Si tu t'opposes à ma retraite.

Maraut : Terme injurieux qui se dit des gueux, des coquins qui n'ont ni bien ni honneur, qui sont capables de faire toutes sortes de lâchetés. [F]

THOMAS.

La mienne sera bientôt faite, ;
Monsieur, je ne m'oppose à rien,
Car j'aurais tort.

CLÉANDRE.

Tu feras bien.

THOMAS.

Si vous avez besoin d'escorte...

CLÉANDRE, s'en allant.

750 Je t'en remercie.

THOMAS.

Et devant moi me maltraiter
Je devais bien les arrêter.

À ma porte,

GUILLOT, revenant sur ses pas.

Hé quoi, coquin, tu nous regardes !
As-tu point peur qu'on te poignarde ?

Coquin : terme injurieux qu'on dit à toutes sortes de petites gens qui mènent une vie libertine, friponne, fainéante qui n'ont aucun sentiment d'honnêteté.

THOMAS.

755 Monsieur, je ne regarde pas.

GUILLOT.

Vois-tu, si...

THOMAS.

Je mets armes bas.
Boniface en tient pour son compte.

SCENE XII.

Monsieur Thomas, Boniface.

BONIFACE.

Allons réparer notre honte.

THOMAS.

760 Où sont-ils ? Qu'est-ce qui va là ?
C'est donc vous, traistre !

BONIFACE.

Hola, hola.

THOMAS.

Morbleu, je ne fais point de grâce.

BONIFACE.

Doucement je suis Boniface.
Avecque ce maudit outil
Vous m'avez blessé le nombril.

THOMAS.

765 Mon pauvre ami, c'est chose faite,
Les enleveurs ont fait retraite
J'en suis encor tout plein d'effroi.

BONIFACE.

Quoi, l'on abuse ainsi de moi !
Qu'en dira-t-on parmi la ville ?

THOMAS.

770 Pourquoi refuser votre fille
À des partis avantageux ?

BONIFACE.

Hélas, que je suis malheureux
Je me vois sans fille et sans gendre.
Que n'acceptais-je ce Cléandre
775 Qu'un ami m'avait proposé !
Ah ! Que je fus mal avisé !

SCÈNE DERNIÈRE.

**Boniface, Monsieur Thomas, Cléandre, Élise,
Guillot, Lisette.**

THOMAS, voyant venir Cléandre.

Voisin, notre mort est certaine.

CLÉANDRE.

Monsieur, pour vous tirer de peine,
Je viens...

BONIFACE.

Ha traître, il faut mourir.

CLÉANDRE.

780 Je saurai bien m'en garantir,
Si l'on me force à me défendre.

GUILLOT.

Dites que vous êtes son gendre;
Aussi bien il s'en faut très peu.

THOMAS.

Je n'ose me mêler au jeu.

CLÉANDRE.

785 Apprenez que je suis Cléandre,
Qui veut devenir votre gendre.

BONIFACE.

N'est-ce point encor m'abuser ?

CLÉANDRE.

Mon dessein me peut excuser.

GUILLOT.

790 Pour rendre t'excuse parfaite,
J'offre aussi d'épouser Lisette.

THOMAS.

Je suis d'accord de l'union.

BONIFACE.

Je suis plein de confusion.
Mais vous étiez tantôt Champagne.

CLÉANDRE.

Champagne est mon nom de campagne.

ÉLISE.

795 Mon cher père, pardonnez-nous.

CLÉANDRE.

Acceptez-moi pour son époux.

GUILLOT.

Mon maître est homme de mérite ;
D'ailleurs je vous en sollicite.

BONIFACE.

Hé bien donc, je consens à tout.

GUILLOT.

800 Lisette, nous sommes au bout
De nos travaux.

LISETTE.

Oui, que t'en semble ?

GUILLOT.

805 Que nous serons bientôt ensemble,
Et que devant trois fois trois mois
Tu chanteras à pleine voix
Des petits pâtés.

LISETTE.

Tu folâtres.

Folâtrer : Faire des actions ou avoir
des entretiens folâtres, plaisants,
agréables, peu sérieux ; badner, faire
des petites folies. [F]

GUILLOT.

810 Tu te feras tenir à quatre,
Quand viendront ces petits marmots.
Que nous en aurons de Guillots
La race de ta Guillotière
Sera comme une pépinière.

FIN

Pâtés : On dit d'une femme en travail
d'enfant qu'elle crie les petits pâtés,
pour dire qu'elle crie bien haut, qu'elle
souffre beaucoup. à (Leroux,
Dictionnaire Comique.). Parmi les cris
de Paris, ceux des marchands de petits
pâtés comptaient au nombre des plus
bruyants. [V. Fournel]

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].